



**MALLARMÉ**  
***L'azur.***

De l'éternel azur la sereine ironie  
Accable, belle indolemment comme les fleurs  
Le poète impuissant qui maudit son génie  
A travers un désert stérile de Douleurs.

Fuyant, les yeux fermés, je le sens qui regarde  
Avec l'intensité d'un remords atterrant,  
Mon âme vide, Où fuir? Et quelle nuit hagarde  
Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant?

Brouillards, montez! versez vos cendres monotones  
Avec de longs haillons de brume dans les cieux  
Que noiera le marais livide des automnes  
Et bâtissez un grand plafond silencieux!

Et toi, sors des étangs léthéens et ramasse  
En t'en venant la vase et les pâles roseaux  
Cher Ennui, pour boucher d'une main jamais lasse  
Les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux.

Encor! que sans répit les tristes cheminées  
Fument, et que de suie une errante prison  
Eteigne dans l'horreur de ses noires traînées  
Le soleil se mourant jaunâtre à l'horizon!

- Le Ciel est mort. - Vers toi, j'accours! donne, ô matière  
L'oubli de l'Idéal cruel et du Péché  
A ce martyr qui vient partager la litière  
Où le bétail heureux des hommes est couché

Car j'y veux, puisque enfin ma cervelle vidée  
Comme le pot de fard gisant au pied d'un mur  
N'a plus l'art d'attifer la sanglotante idée  
Lugubrement bâiller vers un trépas obscur...

En vain! L'Azur triomphe, et je l'entends qui chante  
Dans les cloches. Mon âme, il se fait voix pour plus  
Nous faire peur avec sa victoire méchante,  
Et du métal vivant sort en bleus angelus!

Il roule par la brume, ancien et traverse  
Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr  
Où fuir dans la révolte inutile et perverse?  
Je suis hanté. L'Azur! L'Azur! L'Azur! L'Azur!